

Assomption de la Vierge Marie – Boulaur – 15 août 2015

Profession solennelle de Sœur Diane

Lectures : Apocalypse 11,19.12,1-6.10 ; 1 Corinthiens 15,20-27 ; Luc 1,39-56

Nous avons peut-être trop pris l'habitude de penser aux fêtes mariales comme si elles étaient autant de "fêtes des mamans", des fêtes douces et paisibles, féminines. Mais quand nous écoutons les trois lectures de cette solennité de l'Assomption de Marie au Ciel, il y a de quoi nous détromper. Car on y parle surtout de luttes, de guerres, de sang, de fuites vers un refuge, de victoire. La Vierge Marie elle-même, dans son cantique, tient des propos assez incisifs pour décrire l'œuvre de Dieu dans l'histoire du Salut: "Déployant la force de son bras, il disperse les superbes. Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles. Il comble de biens les affamés, renvoie les riches les mains vides."

Surtout la lecture tirée de l'Apocalypse décrit des scènes d'extrême violence, effroyables: "Un grand Dragon, rouge feu, avec sept têtes et dix cornes, et, sur chacune des sept têtes, un diadème. Sa queue, entraînant le tiers des étoiles du ciel, les précipita sur la terre. Le Dragon vint se poster devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer l'enfant dès sa naissance."

Saint Paul non plus ne ménage pas les images fortes pour décrire la victoire finale du Christ ressuscité, quand Il "remettra le pouvoir royal à Dieu son Père, après avoir anéanti, parmi les êtres célestes, toute Principauté, toute Souveraineté et Puissance. Car c'est lui qui doit régner jusqu'au jour où Dieu aura mis sous ses pieds tous ses ennemis. Et le dernier ennemi qui sera anéanti, c'est la mort, car il a tout mis sous ses pieds."

Peut-être, la situation actuelle du monde, et les images et nouvelles que les médias nous en transmettent, sont en train, hélas, de réhabituer notre imaginaire à ces images fortes et crues d'affrontement sans merci entre le bien et le mal, entre la vie et la mort, entre Dieu et Satan. Un combat a bel et bien lieu dans le monde, et non seulement quelque part dans le monde, mais partout, car c'est un combat qui nous touche, qui d'une manière ou d'une autre nous concerne, et qui, il faut le reconnaître, passe aussi à travers notre cœur, notre liberté, les relations qui tissent notre vie. Nous ne sommes pas *devant* la scène du monde mais *dedans*. C'est une lutte où il n'y a pas de simples spectateurs: tous nous en sommes acteurs, même, et peut-être surtout, lorsque nous pensons que cela ne nous concerne ou regarde pas.

Mais c'est justement à ce niveau que les descriptions du combat universel que la liturgie nous propose en cette solennité mariale doivent nous faire réfléchir.

Marie en ce jour où nous la regardons comme la personne humaine totalement accomplie en son corps et en son âme dans et par la victoire du Christ ressuscité sur le péché et la mort, Marie nous est présentée comme celle qui se tient au cœur du combat que le Christ livre au mal et à la mort pour que triomphe l'amour. Marie est au Ciel, mais non comme quelqu'un qui est en sécurité loin de la bataille. C'est justement parce qu'elle est au Ciel la Femme, ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds, et tenant sur la tête une couronne de douze étoiles, que la Vierge Marie est engagée, plus que tout autre, dans le combat pour la victoire de son Fils, ou mieux pour que la victoire de son Fils puisse sauver et libérer le monde que le Christ a déjà racheté par sa mort et sa résurrection.

Cela dit, il faut bien remarquer que si Marie est au milieu de ce combat cosmique et universel, elle n'y est pourtant pas déguisée en guerrier, comme une sainte Jeanne d'Arc; elle y est vraiment en femme, en femme que tout l'univers – soleil, étoiles et lune – habille de beauté, et surtout en femme qui est Mère. Toute sa lutte, tout son combat au milieu du combat du monde, ce sont des douleurs d'enfantement. "Elle est enceinte, elle crie, dans les douleurs et la torture d'un enfantement", nous dit l'Apocalypse. C'est la vocation que l'Ange lui a annoncée un jour à Nazareth, qu'Elisabeth a chantée en accueillant sa visite, et pour laquelle Marie a exprimé son cantique d'action de grâce. C'est surtout la vocation et le testament que son Fils crucifié lui a donnés avant de mourir: "Femme, voici ton fils!" (Jn 19,26). Et Jésus, en regardant Jean, voyait toute l'humanité à engendrer à la Vie qu'Il était en train de donner en mourant et en ressuscitant pour tous.

Marie demeure la Mère qui, au milieu du drame du monde et de l'histoire, participe à l'engendrement de l'Homme nouveau, de l'homme renouvelé par la victoire du Christ pascal. Au pied de la Croix, elle qui avait engendré le Fils de Dieu dans le don de son Incarnation, et cela jusqu'à la mort en Croix, reçoit un nouvel envoi, une nouvelle mission dans sa mission de Mère de Dieu: celle de devenir la Mère des fils et des filles de Dieu, de l'humanité désormais adoptée par le Père au prix du sang du Fils et par le don du Saint-Esprit.

Nous savons que la Vierge Marie, après la mort et résurrection de son Fils, s'est réfugiée au Cénacle de la dernière Cène et de la Pentecôte. Est-ce que le Cénacle est le "désert" dont nous parle l'Apocalypse? "L'enfant fut enlevé jusqu'auprès de Dieu et de son Trône, et la Femme s'enfuit au désert, où Dieu lui a préparé une place."

La place de Marie est bien sûr aussi auprès de Dieu, de son Fils glorifié assis à la droite du Père. Mais pour nous, cette place de Marie auprès de Jésus dans la Trinité est et demeure une place d'intercession, une place où notre drame humain est constamment mis en communion avec le Fils glorifié qui intercède auprès du Père. C'est une place au désert, car le désert est le lieu, ou plutôt la dimension, où la rencontre et la vie ne peuvent qu'être mendrées, attendues.

Le désert est la solitude qu'un autre seul peut combler; le désert est la sécheresse qui mendie l'eau du Ciel, ou de la source; le désert est le lieu de la mort vers où la vie ne peut venir que d'ailleurs. Au Cénacle, comme déjà à Cana, comme maintenant au Ciel, la Vierge Marie vit au désert pour nous, parce qu'elle vit pour que nous ayons la vie dans la communion avec le Père, en son Fils par l'Esprit Saint.

Et c'est à ce niveau que toute la tradition monastique a voulu choisir le désert, concrètement, mais surtout comme place spirituelle au milieu de la lutte du monde, comme place entre le drame de l'humanité et le renouvellement de toutes choses dans le Christ pascal. Le monachisme a toujours choisi le désert et en même temps le Cénacle de la communion fraternelle dans la charité de la prière. La place que Dieu a préparée à la vocation monastique est la place de l'attente, la place qui demande et laisse agir l'amour de Dieu, sa puissance à Lui, sa victoire pascale. C'est la place de la Femme-Mère de l'Apocalypse, la place de Marie; et ce n'est pas sans fondement que toutes les églises cisterciennes sont dédiées à la Vierge montée au Ciel.

La Profession monastique, chère Sœur Diane, est très marquée par le choix définitif d'une place de vie. Saint Benoît nous fait promettre la stabilité dans la place précise qu'est un monastère, une communauté, tout en nous rappelant par le vœu de conversion en suivant la vie monastique et le vœu d'obéissance que cette place est un chemin, qu'en elle on y suit le Christ, et cela "pour toujours", "jusqu'à la mort". La place de la Profession monastique est un espace de temps, un espace de vie, l'espace toujours ouvert d'un chemin. Marie nous montre que cette place nous est préparée par Dieu. Nous choisissons le choix de Dieu. Et du moment que cette place nous unit comme Marie à la mission du Fils de Dieu, la mission de réunir et sauver toute l'humanité, nous ne la quitterons pas avec notre mort. Car notre mort aussi, au bout de notre chemin de fidélité quotidienne, prendra place dans le don perpétuel de notre vie.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist